

Autour d'un roman de guerre: *le Feu* d'Henri Barbusse

Ahmet YILMAZ
Cumhuriyet Üniversitesi

Bir Savaş Romanı Üzerine: Henri Barbusse'nin *Ateş* Adlı Yapıtı

Henri Barbusse, *Ateş* adlı gerçekçi anlatısında, bireysel görüşü olan barışseverliği anlatmada savaş izleğini ustalıklı bir biçimde kullanmaktadır. En büyük rezaletlerden biri olarak gördüğü savaşın sıradan ve vahşet içeren görüntülerinden hareketle, insanlığın temel sorunlarından olan kötülük olgusunu ve yaşamın trajik boyutunu, barışçıl tezler ve olası çözümler etrafında tartışmaktadır. Bu çalışma; savaş sorunlarının bir roman boyunca aldığı görünümünü ortaya koymayı, izleksel olarak içerdiği bağlantıları ve anlamları yorumlamayı amaçlamaktadır.

Anahtar kelimeler: savaş eleştirisi, barışseverlik, yazın ve kötülük, insanlık durumu, H.Barbusse.

On A War Novel: Fire of Henri Barbusse

Among the books of the conflict, Fire occupies a place apart by violent events, the density of evil and its concern for real. Great example of the commitment and pacifism, it is primarily an indictment against the war, a striking testimony to the horrors of the massacres. The war of 1914 is the whole body of the story and the source of any process of mind, full of affection towards life. One of the strongest critics of the war, this novel showcases some propaganda cleverly structured and well described. Through sinister images well traced, it sends a double vision of evil and tragedy in connection with possible remedies and in accordance with a spirit that emphasizes humanism. This study attempts to explore the issue of war and the organization of thematic as represented from everyday occurrences.

Keywords: criticism of the war, pacifism, literature and evil, human condition, Henri Barbusse.

Autour d'un roman de guerre: le Feu d'Henri Barbusse

Parmi les livres du conflit, *le Feu* occupe une place à part par la violence des événements, par la densité du mal et par son souci du réel. Grand exemple de l'engagement et du pacifisme, il est avant tout un réquisitoire contre la guerre, un témoignage saisissant sur les horreurs de grands massacres. La guerre de 1914 y constitue tout le corpus du récit et la source de toute démarche d'esprit, plein d'affection à l'égard de la vie. Une des plus vives critiques de la guerre, ce roman met en valeur une certaine propagande habilement structurée et bien décrite. Au moyen de sinistres images bien retracées, il transmet une double vision du mal et du tragique en rapport avec d'éventuels remèdes et en accord avec un esprit qui privilégie l'humanisme. Cette étude tente l'exploration du problème de la guerre et l'organisation du thème telle qu'elle est représentée à partir des faits quotidiens dans *le Feu*.

Mots-clés: critique de la guerre, pacifisme, mal, condition humaine, Henri Barbusse.

Des découvertes et des inventions du début du vingtième siècle engendrent un progrès matériel étonnant et un contraste brutal. De grands travaux scientifiques réussis donnent à l'homme une confiance en soi au risque de le provoquer à des aventures décevantes. Arrivent donc des périodes de grands troubles internationaux en Europe, des années d'instabilité et de guerres où la littérature se dirige forcément vers une sagesse pour peut-être perpétuer la civilisation.

A ces moments de profonds traumatismes, quelques romanciers n'hésitent pas à critiquer, à se mêler des affaires politiques et cela au nom de quelques valeurs universelles comme vérité, justice, liberté. Parmi ces intellectuels qui s'inscrivent dans la tradition dite humaniste, Henri Barbusse occupe, avec beaucoup d'autres, une place privilégiée. Son roman *le Feu*, paru en 1916, au milieu de la première grande Guerre, prend nettement parti dans la guerre pour critiquer tout ce que

cette rage contient. D'un grand courage, il le fait sous tous ses aspects et cela sans moindre crainte. Il fait en revivre le moindre détail, de ces combats qui ensanglantent déjà l'Europe depuis deux ans.

Le roman pivote autour de la question des bonhommes surnommés *poilus* selon les principes du naturalisme, autour de cette question de meurtres et donc problème d'intransigeance. Dans ses idées et ses écrits, Barbusse se met toujours dans la lignée d'écrivains qui ont des choses à dire avec des cris d'alarme très nuancés. A la manière de Paul Valéry qui disait que nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles, Barbusse essaie une descente en enfer, crée un climat d'angoisse de la barbarie en pleine civilisation. Dans une atmosphère d'Apocalypse, il prend conscience pour tenter de traduire le catastrophe et aussi pour faire comprendre la nature même de la guerre. Il retrace le drame de ceux qui descendent aux abîmes de combats sans savoir ce qu'ils y cherchent.

Les fondements de la critique de Barbusse repose sur un refus total du militarisme. L'homme, quel que soit le motif qui l'anime, le parcours qui l'attire, le projet politique ou social qui le provoque, est chez lui discuté par une remise en question de sa transcendance nationale et de son désir de survivre. Par une perspective tout à fait situationnelle, il édifie l'homme dans son écart avec toute position prioritaire. Au lieu de lui recréer un absolu, de le dissimuler sous sa mission, de le présenter dans un héroïsme, il lui préfère un statut tout neutre sans diviniser ses exploits, son histoire ni son futur. C'est dans cette perspective qu'il faut concevoir tout le parcours intellectuel ou littéraire de Barbusse, orienté irréversiblement vers une fin qui ne justifie que le bonheur de l'homme et son accord avec les autres. Son projet est donc de dénoncer les maux du présent et condamner les mille visages du malheur de l'engagement militaire.

Barbusse conçoit ainsi le fait dans une optique bien humaniste. Il affirme qu'aucun bien ultérieur n'affirmerait le moindre mal qui écrase l'homme, qu'aucun acte qui présuppose la violence et le meurtre n'est humain et donc digne d'être privilégié. Il refuse catégoriquement tout effort qui tendrait à justifier la mort au nom d'un avenir quelconque, même meilleur. Sa critique et sa vision reposent indirectement sur un refus d'édifier de l'acte un absolu, sur la négation de toute croyance qui prévoit dans la guerre un devoir. C'est ce caractère qui nous permet de le qualifier justement de pacifiste puisque sa vision s'appuie totalement sur des valeurs humanistes, car son discours s'enracine dans une morale, dans une valeur à nature profonde insistant sur la grandeur de l'homme pour en souligner finalement son droit de vivre.

Il est donc claire que le parcours intellectuel de Barbusse témoigne partout d'une prise de position face à de grands problèmes de l'époque. La grande thèse qu'il élabore semble bien cohérente avec celle de beaucoup d'autres de la tradition française ou européenne qui dénonce catégoriquement le mal dans la guerre. De tout ce que la guerre procure, Barbusse élabore sa conception –humaniste– qui privilégie toujours la nature humaine, la justice universelle, la liberté de l'homme.

Ecrire la guerre: le roman réaliste et la condition humaine

La polémique sur la nature du roman est bien connue: « Pourquoi le roman reste le réel devenu langage, (...). Quelle que soit sa forme, (...) le roman propose aux lecteurs de s'intéresser à la vie d'un ou de plusieurs personnages » (Raimond, 1988). C'est précisément dans la mesure où le problème de l'homme de tout le temps trouve sa meilleure expression que ce genre littéraire devient capable de traduire la condition humaine. « Le roman se situe (...) entre fiction et réalité. (...) On qualifie en effet de 'réaliste' tout projet esthétique qui vise à rendre compte de façon précise des réalités quotidiennes » (Philippe, 1996). Mis à part tous les procédés qui sont usuels non seulement dans le roman mais aussi dans la guerre, il y a une thèse qui voit dans la

guerre une certaine innocence. Affirmer que le combat est le père de toute chose, pour Héraclite, c'est affirmer également que l'ordre du monde y découvre une de ses avances. Une autre thèse gagne donc son ampleur: le roman, par sa nature exclusivement contradictoire et par son essence infiniment problématique, est le père de toute littérature, ce qui permet de dire que guerre et roman sont intimement associés.

A cet égard, un des plus descriptifs par son style empruntant des scènes abominables et terrifiantes, le Feu se distingue d'abord par sa marginalité militaire. Son sous-titre « le journal d'une escouade » implique bien son caractère essentiel. Certes, il n'est pas le seul à pivoter autour de ce grand souci, à se charger d'en dégager les malheurs, de décrire la réalité telle qu'elle est selon les principes du réalisme. Sa conception réaliste nourrie et développée par et pour la guerre, Barbusse la précise, à la manière de tout romancier qui part du courant réaliste, à partir de l'idée que la guerre constitue un des malheurs les plus grands que l'humanité puisse subir. Par ailleurs, il s'efforce inlassablement de mettre en claire une bonne partie de tout ce qui échappe tragiquement à la conscience collective sociale, tout ce qui détruit enfin l'héritage ou le patrimoine de toute sorte, tout ce qui ébranle irréversiblement l'esprit de l'homme tout court.

Barbusse, en composant son livre, n'a qu'à aller à ses jours où il devait combattre pour son pays. Par sa propre descente en enfer, il s'attache à épuiser la guerre en tant que thème littéraire aussi bien que le plus grand problème que connaisse l'histoire humaine. Tout au long du récit, il tente de repenser la guerre afin de souligner la précarité de la condition humaine photographiée dans ce déluge d'hommes et de choses.

Le fait que le roman retrace les réminiscences de l'auteur n'entraîne pas un caractère documentaire. Le Feu, malgré son arrière-plan historique, ne s'inscrit jamais dans un contexte documentaire. Réaliste par son moindre détail, l'originalité du roman consiste d'abord à repenser la guerre à partir d'une bonne dose d'imagination mêlées de réalités. Enfin une autre chose à se rappeler, c'est que le texte a été écrit en majeure partie dans des hôpitaux, à la suite de tragiques expériences du feu de l'auteur qui a passé une bonne partie de son service militaire dans de sinistres tranchées dès 1915, d'abord comme soldat, puis comme brancardier. Cette tragique expérience, cette descente en enfer reste aussi claire que frappante. Tout au début du roman, nous observons un constat préliminaire sur la guerre: « On rentre dans la clarté du jour, comme dans un cauchemar... dans l'immensité, semés ça et là comme des immondices, les corps anéantis qui y respirent ou s'y décomposent... C'est ça la guerre » (Barbusse, 1965, p. 356). La perspective de Barbusse reste bien claire dans sa démarche de délimiter le non-sens de l'acte du combat, de la brutalité de la guerre.

Si riche et si hideux que soit le réel, le Feu souligne, par ailleurs, l'écart entre la littérature et la vie. Il s'écarte radicalement de ce qui fait l'essence même de l'imaginaire: « Le roman est toujours un imaginaire, et au même degré: il n'y a pas d'échelon entre le réel et

l'imaginaire» (Raimond, 1988, p. 9). Simple récit de la vie quotidienne des combattants, raconté souvent à la première personne, laisse voir l'ordinaire activité physique ou intellectuelle d'une escouade. Pour en voir le tableau exhaustif, on a ce beau passage dans le roman:

Nous sommes emmitouflés à la manière des populations arctiques. Lainages, couvertures, toiles à sac, nous empaquettent, nous surmontent, nous arrondissent étrangement. Quelques-uns s'étirent, vomissent des bâillements. On perçoit des figures, rougeoyantes ou livides, avec des salissures qui les balafrent, troué par les veilleuses d'yeux brouillés et collés au bord. (...) Il fait si froid que pendant les haltes les hommes écrasés de lassitude n'osent pas s'asseoir et vont et viennent comme des spectres dans l'humidité opaque. Un vent âpre d'hiver flagelle la peau, balaye et disperse les paroles et les soupirs (Barbusse, 1965, pp. 11, 12, 56).

Un certain rapport existe déjà entre les éléments essentiels de la guerre et ceux de la vie toute courte. Surtout sur le plan historique, le texte retrace une trame de l'histoire collective de l'Europe qui n'a pas réussi à éviter une fin bien tragique. Un arrière-plan historique qui fait aussi la seule richesse du roman dépasse d'être la simple histoire de rupture de la France et de l'Allemagne et devient une rupture générale dans l'histoire générale de l'humanité. Le roman insiste avec raison sur la grandeur de la tragédie, sur la face de l'homme dans la guerre, sur des levées et des chutes de l'esprit que procure la guerre si ménagée, si dévastatrice, si angoissante, si irréversiblement anéantissante.

Par un désespoir total, le roman semble chercher dans la guerre, forme moderne de la tragédie, sa consolation, son remords ou sa protestation plutôt que son bonheur, sa faute ou son espoir. Quant à ce qu'il y découvre, c'est un enfer plein de dégoût, d'angoisse, c'est-à-dire un monde peuplé de malheureux et de crevés:

Au commencement, dit Farfadet, je trouvais drôle quand j'entendais désirer la «bonne blessure». Mais tout de même, que qu'on puisse dire, tout de même, je comprends, maintenant, qu'c'est la seule chose qu'un pauvre soldat puisse espérer qui ne soit pas fou (Barbusse, 1965, p. 51).

La littérature qui affectionne a priori la vie dans le roman y enchâsse parfois de sinistres images. A le faire, elle tombe pour un moment dans la brutalité, dans le mauvais goût surtout quand elle emprunte, comme le fait Barbusse, à la vie des tranchées où on souffre plus qu'ailleurs, sur le champs où on meurt si facile que gratuit, dans les hôpitaux où on rêve de tout: de survivre, de rejoindre sa famille, de ne pas beaucoup souffrir avant de mourir etc. L'omniprésence de l'épouvantable reste un effet qui rend le passage au salut très sensationnel. Barbusse y saisit l'un des côtés de l'homme qui se réanime en joie à la suite d'une descente en enfer qui pourrait lui coûter trop chère, à sa mort peut-être. Le roman est plein de ce type de mélange de trivialité et de grandiloquence, de crainte et de joie, de oui et de non, de force et de faiblesse. Le passage suivant est l'un des plus nuancés:

Au milieu de ces soldats qui reviennent des bas-fonds épouvantables, c'est un vacarme assourdissant. Ils parlent tous à la fois, très fort, en gesticulant, rient et chantent. Et l'on croirait, à les voir, que c'est une foule en fête qui se répand sur la route (Barbusse, s.44).

Exception faite d'un petit nombre d'écrivains qui exaltent la guerre - pour diverses raisons -, toute littérature sous-tend ou prétend la paix. Rêver d'un monde sans guerre est certes l'affaire de tout le monde. Le rôle de l'écrivain est de propager ce rêve. C'est ce que fait Barbusse tout au long de son roman. Il paraît surtout soucieux de persuader le lecteur que son œuvre, malgré son allure singulière, ne présente en somme pas d'autre objectif que la condamnation de la guerre. L'argument n'est certainement pas spécial, cependant Barbusse a sa propre méthode de faire parler ses soldats frustrés par le destin et animés par une aspiration bien profonde que cette guerre soit la dernière:

-Si on s'appelait, y aurait plus d'guerre! - Il ne faut plus qu'il y ait de guerre après celle-là! - Plus de guerre, plus de guerre! - C'est trop bête, aussi... C'est trop bête. Qu'est-ce que ça signifie, au fond, tout ça, tout ça qu'on n'peut même pas dire! - On est fait pour vivre, pas pour cerver comme ça! - Les hommes sont faits pour être des maris, des pères -des hommes, quoi!- pas des bêtes qui se traquent, s'égorgent et s'empestent (Barbusse, 1965, p.274).

Il reste vivace partout dans le roman la tentative d'inviter au pacifisme, de souligner la fraternité des peuples, de condamner l'atrocité de la guerre, de la qualifier d'absurde. L'Allemagne, figure hostilement décrite, y est tenue pour unique responsable, à remarquer que cette responsabilité ne concerne pas les soldats mais les dirigeants. Par ce principe, Barbusse s'approche du peuple, du soldat, de l'individu pour en innocenter l'acte et pour en critiquer l'autorité. Le moindre acte du soldat n'est explicable donc qu'à la portée de l'histoire et de ceux qui agissent au nom de l'histoire. A suivre les soldats français dans leur expression, il est facile de voir que tout est mis en œuvre pour donner à cette tragique de guerre à la fois une grande causalité et une grande gratuité:

- Il n'y aura plus d'guerre, gronde un soldat, quand il n'y aura plus d'Allemagne. -C'est pas ça qu'il faut dire! crie un autre. C'est pas assez! Y aura plus de guerre quand l'esprit de la guerre sera vaincu!

-L'Allemagne et le militarisme, hacha précipitamment la rage d'un autre, c'est la même chose. Ils ont voulu la guerre et ils l'avaient préméditée. Ils sont le militarisme. -Le militarisme, reprit un soldat, c'est... c'est la force brutale préparée qui, tout d'un coup, à un moment, s'abat. C'est être des bandits. - Je sais pas, dit une voix grave, si l'esprit de al guerre n'est pas tué, t'auras des mêlées tout le long des époques. - Il faut se battre! gargouilla la voix rauque d'un corps. Il le faut! Il faut donner tout ce que nous avons, et nos forces, et nos peaux, et nos cœurs, toute notre vie. -Faut tuer la guerre, dit le premier parleur, faut tuer la guerre, dans le ventre de l'Allemagne (Barbusse, 1965, p.276).

Pour bien établir le rapport entre le réel et l'imaginaire dans le roman, un critique remarque que «le succès du roman, la faveur dont il jouit auprès du public, l'intérêt qu'il suscite chez les lecteurs tiennent au fait qu'il nous livre à la fois les prestiges de l'imaginaire et la saveur du réel» (Raimond, p.8). De ce point de vue, *le Feu* semble jouir complètement de la saveur du réel car il n'a presque rien d'imaginaire. Il s'inscrit dans la série de grands romans de guerre. De par sa genèse même et par ses motifs récurrents, il se constitue en moyen d'expression de la disparité du monde. Il cherche un nouveau mode de

dire son point de vue, apporte d'éventuelles explications aux questions du temps, d'où cette these:

(...) le roman ne recrée pas le monde, il le nie et le supplante. Il nie le monde en allant à l'encontre de ce qui est communément admis étant donné qu'il prend en compte des réalités qui échappent aux catégorisations de l'esprit analytique. Il supplante le monde car il emprunte ces aspects que l'on tait pour en constituer son univers. (...)

Le réalisme se traduit également par cette possibilité de porter un regard différent sur l'humanité entière car 'le roman est Histoire, celle-ci ne tombe pas en dehors de lui, mais c'est l'Histoire qui en réalité devient histoire (...) les grandes œuvres romanesques sont des récits où l'imaginaire des écrivains et les modèles imposés de la structure narrative jouent un rôle au moins aussi important que les conceptions théoriques (Raimond, p.8-11).

La guerre reflète une face de la condition humaine car dans son sens le plus précis elle est synonyme de lutte. Dans une définition donnée par Gaston Bouthoul, initiateur de la polémologie, «elle est la lutte armée et sanglante entre groupements organisés» (Hytier, 1989, p.9). Thème inépuisable, elle envahit le champ de la pensée parce qu'elle traduit une coupure sans égale, une intervention du néant, un trouble bien profond, une turbulence à mort. *Le Feu*, avant d'être simplement le récit de la condition humaine, marque une étape décisive dans la pensée, une forme moderne de la tragédie.

L'atmosphère singulière créée dans *le Feu* a un charme particulier, un accent sévère, un ton élégiaque. Barbusse, par son projet, ne constitue pas un ensemble hasardeux et disparate. Il cherche un principe d'unité dans la diversité. Le réalisme des images reste partout apparent:

La lumière du jour a fini par s'infiltrer dans les crevasses sans fin qui sillonnent cette région de la terre; elle affleure aux seuils de nos trous. Lumière triste du Nord, ciel étroit et vaseux, lui aussi chargé, dirait-on, d'une fumée et d'une odeur d'usine. ... Il y a trop longtemps que dure le grand drame que nous jouons, et on ne s'étonne plus de la tête qu'on y a prise et de l'accoutrement qu'on s'y est inventé, pour se défendre contre la pluie qui vient d'en haut, contre la boue qui vient d'en bas, contre le froid, cette espèce d'infini qui est partout (Barbusse, 1965, p.16).

Barbusse avoue même, plus d'une seule fois, son intention de donner à son histoire une couleur dominante: celle de ses aspirations pacifistes, de ses vœux pour la paix, de son pessimisme foncier, de son souci pour la condition humaine: Sa formule est aussi foncière que prépondérante: «Arrêter les guerres! Est-ce possible! Arrêter les guerres! La plaie du monde est inguérissable» (Barbusse, 1965, p.9). A ce propos, il remarque aussi:

L'œuvre de l'avenir sera d'effacer ce présent-ci, et de l'effacer plus encore qu'on ne pense, de l'effacer comme quelque chose d'abominable et de honteux. ... Honte à la gloire militaire, honte aux armées, honte au métier de soldat, qui charge les hommes tour à tour en stupides victimes et en ignobles bourreaux (Barbusse, 1965, p.214).

Devant l'actualité et la grandeur du drame, seul espoir est selon lui celui qui pourrait fournir une utopique alliance de gens qui en sont les premiers esclaves et victimes:

Mais les trente millions d'esclaves jetés les uns sur les autres par le crime et l'erreur, dans la guerre de la boue, lèvent leurs

faces humaines où germe enfin une volonté. L'Avenir est dans les mains des esclaves, et on voit bien que le vieux monde sera changé par l'alliance que bâtiront un jour entre ceux dont le nombre et la misère sont infinis (Barbusse, 1965, p.10).

Comment d'ailleurs un roman, produit de l'esprit, ne porterait-il la remarque de son créateur? *Le Feu* est toujours le vif reflet et la forte expression d'une sensibilité qui se nourrit d'une extravagante expérience sans moindre illusion. Inspiré du réel, il ne cesse de se référer au réel, de le regarder, de l'éclairer. Rien de plus concret que cette description bien réaliste, une des plus frappante du roman: «Une fumée incompréhensible nous submerge. Dans le gouffre étranglé, je ne vois d'abord que des uniformes bleus» (Barbusse, p.209). A lire ce type de constats ou de témoignages, on se demande si l'affaire est véritablement de vivre ou de mourir:

-On est fait pour vivre, pas pour crever comme ça! -Les hommes sont faits pour être des maris, des pères -des hommes, quoi! - pas des bêtes qui se traquent, s'égorgent et s'empistent. - Et tout partout, partout, c'est des bêtes, des bêtes féroces ou des bêtes écrasées. Regarde, regarde! - ... je n'oublierai jamais l'aspect de ces campagnes sans limites sur la face desquelles l'eau sale avait rongé les couleurs les traits, les reliefs, dont les formes attaquées par la pourriture liquide s'émiettaient et s'écoulaient de toutes parts... Qu'est-ce que nous sommes depuis deux ans? De pauvres malheureux incroyables, mais aussi des sauvages, des brutes, des bandits, des salauds (Barbusse, 1965, p.274-275).

Raconter une histoire, c'est exposer un enchaînement de circonstances, et cela nous situe dans le tissu même de la vie (Raimond, p.10). A partir de la vie des soldats dans la guerre, il demande au réel un bon nombre d'incitations. La matière du *Feu* est aussi celle d'une vie ou des vies:

Nos âges? nous avons tous les âges. ... Nos races? Nous sommes toutes les races. Nous sommes venus de partout. ... Nos métiers? Un peu de tout, dans le tas. ... Laboureurs et ouvriers pour la plupart. ... Mais pourtant on se ressemble. Malgré les diversités d'âge, d'origine, de culture, de situation, et de tout ce qui fut, malgré les abîmes qui nous séparaient jadis, nous sommes en grandes lignes les mêmes. A travers la même silhouette grossière, on cache et on montre les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, le même caractère simplifié d'hommes revenus à l'état primitif (Barbusse, 1965, p.18-21).

L'accent que Barbusse attribue à l'uniformité militaire malgré la diversité d'âge et de métier devient plus nuancé lorsqu'il y trouve une définition beaucoup plus ravissante. Selon lui, c'est un destin irrémédiable qui attache tous ces «poilus» dont le parler même, mélange d'argots de toute sorte, est une sauce à la multitude compacte d'hommes. L'explication de la dialectique socio-militaire est déjà donnée dans un contexte authentiquement délimité:

(...) ici, attachés ensemble par un destin irrémédiable, emportés malgré nous sur le même rang, par l'immense aventure, on est bien forcé, avec les semaines et les nuits, d'aller se ressemblant. L'étréitesse terrible de la vie commune nous serre, nous adapte, nous effacent les uns dans les autres' (Barbusse, 1965, p.21).

Le problème du mal et le tragique humain

La guerre comporte un bon nombre de conséquences qui contrarie avec la nature et l'objectif essentiels de l'homme, ce qui est souligné par Barbusse tout au long de son récit. Chez celui qui en est acteur comme chez celui qui n'y est que spectateur et sur beaucoup de plans, elle

détériorer forcément une bonne part de ce qu'on a l'habitude de qualifier de noble, de digne, d'humain :

Le fait de la guerre – avec ses conséquences individuelles, psychologiques, morales et collectives, - a jeté une lumière impitoyable surtout de ce qui touche à l'homme. Le tragique, le comique même de la vie sont apparus avec un relief et dans un raccourci saisissant. (...) La nature humaine, dans ce qu'elle a de plus noble ou de plus bas, d'héroïque ou de vil, s'est découverte comme par un subit arrachement de ce qui la masquait à elle-même (Massis, 1926, p.9).

Barbusse, dans une de ses lettres juste après les attaques d'un monsieur sur les avancées dans son roman, donne en raccourci l'essentiel de son projet, tout en dénonçant l'héroïsme soi-disant ou la bien-fondée qui pourraient y figurer :

Dans le Feu, je dis et je répète que la France a le droit pour elle, qu'elle défend une cause de justice universelle et de salut humain, que nous avons été attaqués, qu'il est nécessaire, pour le progrès et la libération de tous, de continuer héroïquement cette guerre jusqu'au bout. Mais je montre la guerre telle qu'elle est, car j'estime que la vérité est une des armes et une des forces de mon parti - non du vôtre, - et le tableau que je fais des souffrances surhumaines des soldats au milieu de cette tragédie et des horribles obligations de la mêlée, déshonore la guerre et non eux. (...) Ce que je dis sur l'horreur que doit inspirer la guerre en elle-même et le métier de tueur qu'elle impose à l'homme, des mauvais instincts qu'elle réveille, de l'état de nature où elle ramène, est dans le cœur et l'esprit de tous les honnêtes gens. Ce que je dis sur tous les faux sentiments plus ou moins intéressés qui tendent à faire de la guerre quelque chose de beau et de désirable, contre les castes militaires et les profiteurs qui ont intérêt à ce qu'elle ne disparaisse pas du monde, ne s'applique pas (...) à tous ceux qui, en France, soutiennent et admirent l'héroïsme des soldats (Cité de Barbusse par Picciola, in Cahier, Volume 27).

Afin de condamner toute conception patriotique, tout jugement de valeur en faveur du nationalisme ou tout démarche pour y admirer les grands exploits qu'on pourrait avancer pour dissimuler les erreurs que la guerre implique, il confie ce qu'il entend par *patriotisme*, *sacrifice* ou *justice*. Son discours, riche en arguments de la grandeur de l'humanité partisan d'une perception qui ne privilégie que le bonheur de l'homme, est plein de nuances humanistes :

Ce que je dis contre les erreurs qui rendent la guerre chronique et la rendraient mortelle pour l'humanité, n'implique pas, au contraire, que je ne sois pas patriote et que je n'admire pas le sacrifice de ceux qui ont été pendant vingt-trois mois mes camarades au front, encore que je prétends que pour des centaines de mille d'entre eux, le sacrifice est obscur et ne s'accompagne pas de gloire. Au contraire - je le répète - j'ai conscience de les avoir fait admirer davantage, et aussi d'avoir maintenu en eux, dans la mesure de mes modestes moyens, l'esprit de sacrifice, en dégageant plus nettement l'idéal de justice, de lumière et de sagesse dont la France et les Français sont actuellement les champions' (Cité de Barbusse par Picciola, in Cahier, Volume 27).

Le véritable problème n'est que celui d'une génération confrontée aux déceptions, aux trahisons, à la perte de beaucoup d'illusions. Barbusse condamne d'abord les avatars de l'histoire qui n'autorisent pas à abandonner les aspirations fondamentales des hommes, des poilus dans *le Feu*, à une humanité faite de liberté et de dignité pour tout le monde. Imaginer une humanité qui jouit de droits égaux au bonheur, d'un bonheur qui ne peut exister que dans *la Paix, la Solidarité et la Fraternité*. Pour Barbusse

peu importe l'appellation d'un tel bonheur. Conscient de la fragilité des termes comme l'utopique *socialisme* ou l'impossible *communisme*, il pense que les évolutions des connaissances scientifiques et techniques ne modifieront en rien le contenu fondamental de ce bonheur individuel et collectif.

Pour anéantir le mal qui règne dans le monde, la seule formule est peut-être celle de se réunir autour d'un rêve aussi immense qu'impossible. Barbusse se déclare sans cesse pour la réalisation de ce bonheur collectif et individuel qui sera toujours conditionné par des règles justes et humanistes de la vie en société, et par la participation du plus grand nombre à la création continue et altruiste.

Un des aspects du problème dans l'œuvre de Barbusse est certainement l'organisation problématique du mal d'où se dégage cette quête de l'absolu dans la condition humaine. La religion, comme les idéologies, occupe sûrement une bonne part dans tout ce qui se rapporte à l'état brut dans le réalisme de l'histoire retracée dans *le Feu*. La véritable quête de Barbusse passe tacitement par une soif de l'Absolu. A ce point de vue, il présente une perception singulière de la religion :

Ne faisons pas de lui un « croyant » : ce serait un contresens. Barbusse est totalement athée. Faut-il aller jusqu'à le dire anticlérical ? Sans doute pas. Mais il est l'adversaire des prêtres et des Églises lorsque prêtres et Églises deviennent serviteurs du mensonge. Le Mensonge - la Vérité. Sans beaucoup de nuances, parce qu'il y a chez Barbusse un besoin de simplification, un besoin de ramener à l'essentiel. Et en cela, dans cette démarche qui oppose toujours et partout le Bien et le Mal, l'Oppresseur et l'Opprimé, Barbusse traduit indubitablement une culture qui baigne dans un climat religieux (Picciola, Cahier, Volume 27).

A lire un ami de Barbusse lors d'une intervention, on remarque à quel point son engagement reste significatif. A partir d'un passé fait par le sang, il espère construire, en se tournant positivement vers l'avenir, un monde en unité. A ce propos, 'écarter tout ce qui divise, rassembler tout ce qui unit' devient la devise de Barbusse : Dans une intervention :

Rien de valable dans ce monde ne s'est fait, ne se fait et ne se fera, qui ne soit marqué d'une volonté claire et puissante d'humanisme, n'excluant aucun homme, aucune femme vivant sur cette terre. A contrario, la recherche du profit et de la puissance personnels réservés à une minorité, ne peut être qu'un acte de déshumanisation, qu'une faute contre la société des hommes. Et la violence et la guerre ne sont que la forme exacerbée de la déshumanisation. Ceux qui prétendent faire une guerre humanitaire ne sont que des sots ou des menteurs. Dans ce contexte, la diversité des conditions matérielles de vie, la diversité des cultures ne doivent pas être facteurs de mépris, de xénophobie, ou de racisme mais au contraire facteurs d'enrichissement de la condition humaine sur toute notre planète. L'intolérance n'est que myopie de la réflexion. La tolérance est, au contraire, élément d'osmose dans une humanité qui doit avancer vers la sagesse, en même temps qu'elle avance dans la connaissance. Si elle ne le fait pas, elle va à sa perte parce qu'elle possède déjà la sciences, les techniques pour s'autodétruire' (Cité de Barbusse par Picciola, Cahier, Volume 27).

C'est par-là qu'on découvre la véritable portée du projet de Barbusse quand il tente d'imaginer un avenir plus humain. A cet égard, il ne cache pas son mépris pour

toute initiative qui aurait pour but de se focaliser vainement sur le succès des exploits guerriers:

C'est une telle projection vers l'avenir qui nous amène à vouloir transmettre aux jeunes générations le témoin de ce que nous avons vécu, quelquefois dans la joie de succès dont nous sommes toujours fiers, et souvent dans la souffrance et la douleur des épreuves et des échecs dont nous avons été les témoins, les acteurs ou les victimes (Cité de Barbusse par Picciola, Cahier, Volume 27).

Et il y fait écho quand il termine *le Feu* par quelques-unes de ces lignes:

Ils se débattent contre des fantômes victorieux, comme des Cyrano et des Don Quichotte qu'ils sont encore... Mais leurs yeux sont ouverts. Ils commencent à se rendre compte de la simplicité sans bornes des choses. Et la vérité non seulement met en eux une aube d'espoir, mais aussi y bâtit un recommencement de force et de courage... Entre deux masses de nuées ténébreuses, un éclair tranquille en sort, et cette ligne de lumière si resserrée, si endeillée, si pauvre qu'elle a l'air pensante, apporte tout de même la preuve que la lumière existe (Cité de Barbusse par Picciola, Cahier, Volume 27).

L'origine de la morale de Barbusse remonte certainement à ses années d'enfance dans l'école protestante. Preuve de l'absence de la croyance religieuse, de la foi même, presque tous ses textes proclament son athéisme. Son rejet de la religion est en accord avec son existence entière qui est régie par une haute loi morale, intangible, comme issue d'une vérité éternelle. Il est de ces êtres plus chrétiens souvent que bien des chrétiens avoués. Toute sa démarche ne se distingue pas d'une démarche religieuse, même si sa foi n'est pas totale. Il faut donc imaginer Barbusse incroyant de culture protestante, intransigeant avec ce qu'on lui impose comme devoir, reniant tout ce qui déçoit son âme. Dans *Clarté*, publiée après *le Feu*, il s'attache à porter la lumière sur les mécanismes qui déclenchent les conflits. Son idée est que les peuples ne pouvaient réellement se haïr, puisqu'ils ne se connaissaient pas. Tout argument de se combattre lui paraît donc sans raison, artificiel et forgé à coups de mensonges et de fausses démonstrations. Les véritables responsables deviennent alors les puissants, les maîtres occultes, financiers ou industriels, qui pour leurs profits envoient les peuples à l'abattoir. A ce propos, il prétend que la guerre recommencera tant qu'elle pourra être décidée par d'autres que ceux qui la font; par d'autres que les sombres foules qui animent les baïonnettes après les avoir forgées.

L'amalgame de poésie et d'expression triviale donne au langage parlé du Feu son originalité, dans l'équilibre du naturel et de l'expressif: mélange de photographie et tableau d'art, de reportage et de symbole. Ainsi va le livre: fusion de la crudité des paroles, du macabre, de l'horreur directe, du réalisme, du pittoresque et du lyrisme (Relfinger, 1995).

La doctrine qu'il se figure invoque tacitement l'impossibilité de supprimer définitivement la menace de la guerre sans en finir avec un monde régi par la loi de l'argent et soumis à la puissance des puissants. Il prévoit l'union de toutes les victimes d'un système économique injuste. Cette exigence de l'union, il la porte dorénavant en lui, presque comme une obsession: ce qui sépare les hommes, croyances religieuses ou convictions politiques, a moins d'importance que ce qui doit les rapprocher:

Le monde ne sera sauvé que par l'alliance que bâtiront entre eux ceux dont le nombre et la misère sont infinis [...] On ne se doute pas de la beauté possible, écrit [encore] Barbusse. On ne se doute pas de ce que peuvent donner tous les trésors gaspillés; de ce que peut amener la résurrection de l'intelligence humaine dévoyée, écrasée et tuée jusqu'ici... par l'esclavage infâme... et par les privilèges qui dégradent le mérite... Le règne absolu du peuple donnera aux lettres et aux arts, dont la forme symphonique est à peine ébauchée encore, une splendeur sans borne... (Barbusse, 1917).

Barbusse, par une attraction pour les grandes figures humaines et touchantes comme celle du prophète juif par exemple, entouré lui même de gens de modeste condition et s'adressant aux humbles, s'allie avec ceux qui exalte l'amour des hommes. Loin de toute divinité, il imagine une nouvelle idéale humaine qui fonctionnerait par l'effort des pauvres et contre la force de ceux qui sont au pouvoir. Par son roman comme par ses écrits théoriques, il critique vivement les puissants de l'époque dont il souligne l'abus de toute sorte. Comme il le remarque dans son manifeste aux intellectuels qu'il rédige en 1927, c'est avant tout aux intellectuels de défendre de telles causes humaines. A le lire, on comprend que le premier devoir des intellectuels et des artistes est de discerner et d'entreprendre le net rôle social qui leur incombe.

Conclusion

Les apories de la pensée et du projet de Barbusse tiennent, selon nous, du fait qu'il ait tenté, dans une certaine mesure, de faire le point, à partir d'une expérience concrète, sur le problème posé par la guerre. Il n'essaie pas de faire naître des jugements de valeurs, ni des thèses universelles sur la grandeur d'un drame, mais de critiquer la guerre en rationalisant les conséquences qui en résultent, en concrétisant le malheur qui en dérive. La tension qui règne dans *le Feu* montre bien que ce qui permet une paix relève, bien plus d'un principe politique, d'un sentiment en faveur de l'humanité, de la justice et de la vérité.

Barbusse semble créer et peindre une image toute négative de guerre, puisqu'elle est dépourvue de tout fondement humain. Il ancre solidement la mort pour admettre qu'elle n'est jamais soutenable, pour n'importe quel objectif qu'il soit. Donc, il s'adopte une position qui relève de l'universalisme, de la fraternité des peuples, de l'impossible héroïsme qui a beaucoup de contradictions difficilement surmontables.

Quelle est donc l'essence de la guerre? Quels sont les objectifs qui la gouvernent? Voilà des questions à la fois immenses et essentielles que se pose Barbusse. Avant de s'y aventurer, il est bien conscient que les valeurs humanistes au cœur de l'universalisme tendent parfois à disparaître au profit de valeurs forcément politiques. Il faut pas perdre de vue que Barbusse se montre partout pour un avenir plus humain, pour le caractère totalement moral et fortement universel de la paix. Dans ce contexte, sa pensée nous semble pertinente car elle quête toujours, dans son moindre souci, ce qui est universel, humain, individuel dans le cadre du bonheur de l'homme. Son

projet ne vise qu'à dénoncer la guerre sans en dispenser le rôle des acteurs qui y figurent.

C'est d'abord par un esprit critique de révolte contre le non-sens du militarisme et contre le traumatisme de la guerre que *le Feu* pose des valeurs humanistes, valeurs qui se veulent forcément universelles et qui pourraient rendre le monde meilleur et la condition humaine plus supportable.

Bibliographie

Barbusse, H. (1965). *Le Feu suivi du carnet de guerre*. Paris: Flammarion.

Barbusse, H. (1917). *Manifeste aux intelctuels*. Erişim tarihi: 28.10.2010,

<http://www.scribd.com/doc/7449575/Henri-Barbusse-Manifeste-aux-intellectuels>

Beaujour, A. (1975). *Littérature et engagement*. Paris: Hachette.

Beaumarchais, J.-P. de. (1984). Dictionnaire des littératures de langue française. Paris: Bordas.

Fayolle, R. (1978). *La critique*. Paris: Armand Colin.

Goldmann, L. (1964). *Pour une sociologie du roman*. Paris: Gallimard.

Hytier, A. (1989). *La Guerre*. Paris: Bordas.

Lalou, R. (1941). *Le roman français depuis 1900*. Paris: Presses Universitaires.

Massis, H. (1926). *Réflexions sur l'art du roman*. Paris: Plon.

Philippe, G. (1996). *Le roman*. Paris: Seuil.

Raimond, M. (1988). *Le Roman*. Paris: Armand Colin.

Relinger, J. (1995). Préface écrite pour la réédition du *Feu*. Paris: Seuil.

Vargas, M. (1987) *Le Regard et le Signe*. Paris: PUF.

Picciola, A. (2001 et 2002) *Cahier, No 26-27* (Editorial) Erişim tarihi: 30.12.2009

<http://www.henri-barbusse.net/cahiers/cah-27.htm>